**Joséphine Jacques-André-Coquin : L'escrime est pour moi un moyen de répondre à l'appel de Dieu**

[Athlètes de Dieu 4/6] Pour mettre Dieu au cœur des Jeux olympiques et paralympiques de Paris, nous donnons cet été la parole à des sportifs qui n’ont pas seulement la gagne, mais aussi la foi. Cette semaine, une escrimeuse de l’équipe de France.

Interview [Alexia Vidot](https://www.lavie.fr/auteur/alexia-vidot) - 26/07/2024 – La Vie

L’escrime est un amour de jeunesse. Une passion née pendant un cours d’initiation au centre de loisirs de Drancy (Seine-Saint-Denis) — j’avais 7 ans. Au club de Bondy, que j’ai ensuite rejoint avec ma petite sœur Lauren, le plaisir de jouer n’a fait que croître. Les maîtres d’armes Ignace, père et fils, m’ont tout appris. À 18 ans, j’ai pourtant décidé de mettre l’escrime entre parenthèses. Je ne voulais pas que ma carrière sportive se fasse au détriment de mes études.

Quand elle a eu vent de ma démarche, qu’elle trouvait courageuse, Marie-Gabrielle, une escrimeuse avec laquelle j’avais fait quelques compétitions, m’a écrit un message de soutien. Dans la conversation, elle m’a dit qu’elle allait participer l’été suivant aux Journées mondiales de la jeunesse, à Sydney. *« Les JMJ, c’est comme des mini-Jeux olympiques de la foi »,* m’a-t-elle expliqué, enthousiaste. C’était bien la première fois que nous parlions de Dieu ensemble !

Un tournant dans ma vie de foi

Cette discussion inattendue a allumé quelque chose en moi — ou plutôt rallumé, ravivé. J’ai en effet reçu une éducation catholique dans mon enfance. Je suis allée au catéchisme jusqu’à ma première communion. Nous faisions parfois la prière du soir en famille. Avec ma mère, nous allions de temps en temps à la messe à Livry-Gargan, ou en Martinique lorsque nous étions en vacances, chez ma grand-mère.

Plus que tout, j’aimais à chanter dans la chorale de la paroisse, car je me sentais alors particulièrement proche de Dieu. Notre lien avec l’Église s’est progressivement relâché, notamment du fait des compétitions d’escrime le week-end. Concilier pratique sportive et pratique religieuse n’est pas si évident ! En revanche, j’ai toujours gardé le contact avec Dieu. Il m’arrivait de discuter avec lui avant de m’endormir.

*« N’hésite pas à demander à Dieu quand tu as besoin d’aide »,* me répétait ma mère. Sur ses conseils, je priais donc pour réussir mes études de médecine, tout en avouant à Dieu me sentir coupable de m’adresser ainsi à lui, de manière aussi intéressée. Pour moi, la prière ne pouvait être une formule magique ou une superstition qui dispenserait l’humain d’agir ; et le fait est que j’ai raté ma première année…

Un mal pour un bien, puisque j’ai repris l’escrime, intégré l’Institut national du sport, de l’expertise et de la performance (Insep) et j’ai été qualifiée à mes premiers championnats du monde presque sans m’en rendre compte. Comme dit saint Paul, tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu (Romains, 8, 28) ! Après l’Insep, je me suis mise en colocation avec Marie-Gabrielle, et, grâce à elle, ma vie chrétienne prendrait bientôt un tournant.

Ma colocataire faisait partie des Équipes Notre-Dame Jeunes. Quand les membres de son groupe se réunissaient chez nous, je disparaissais pour les laisser tranquilles. Un beau jour, j’ai fini par lui demander de quoi il en retournait exactement ; je n’en avais aucune idée ! *« Le mieux, c’est que tu essayes »,* m’a-t-elle lancé après m’avoir décrit le concept de ce mouvement de formation spirituelle : six à huit jeunes catholiques de 17 à 30 ans, célibataires, se retrouvent une fois par mois avec leur conseiller spirituel et leur couple accompagnateur pour prier, partager, échanger sur un thème d’année et choisir un point d’effort afin de grandir dans la relation aux autres et à Dieu. Intriguée, j’ai tenté l’aventure.

Le chemin de l’Église

Je me souviens encore de ma première réunion… J’en suis ressortie un peu perplexe — parler de ma foi à de parfaits inconnus m’avait semblé très étrange ! — et, en même temps, habitée par une énergie nouvelle. D’où venait ce surcroît de vigueur ? D’avoir fait le lien, le temps d’une soirée, entre ma vie quotidienne et ma vie de foi, un exercice que je n’avais encore jamais fait, et qui est tellement enrichissant.

J’avais aussi goûté à la joie de cheminer vers Dieu non plus toute seule, mais ensemble, avec de jeunes chrétiens désireux, comme moi, d’approfondir leur foi pour mieux en vivre au quotidien. J’ai trouvé merveilleux de les écouter commenter, chacun avec son propre regard, la parole de Dieu, ou se confier en toute simplicité sur les temps spirituels forts du mois écoulé. Bref, j’y suis retournée et j’ai fini par m’engager dans l’équipe.

Grâce à cet engagement, j’ai retrouvé le chemin de l’église. À la messe, je n’étais plus seulement touchée par les chants, mais aussi par les lectures bibliques et par l’homélie du prêtre. Je prêtais attention à chaque parole, et j’essayais de trouver des résonances dans mon cœur et dans ma vie. J’en suis venue à me poser de nombreuses questions sur ma pratique du sport : qu’est-ce que je recherche dans l’escrime ? Quelle est ma motivation profonde ? Et Dieu dans tout ça, où est-il ? L’esprit de compétition est-il compatible avec les valeurs de l’Évangile ? J’ai beaucoup réfléchi et prié, soutenue par tous mes équipiers.

Et j’ai fini par discerner qu’il y a une façon chrétienne de vivre le sport de haut niveau, et telle était peut-être ma vocation, ma mission en ce monde. Bien décidée à prendre cette direction, j’ai eu la chance de recevoir le sacrement de la confirmation lors de la vigile de Pentecôte 2018, à Notre-Dame de Paris — un an avant l’incendie de la cathédrale. Je me suis sentie accompagnée comme jamais lorsque l’évêque a oint mon front de saint chrême. Ce fut un moment incroyable que je n’oublierai jamais !

Briller sans nuire

Aujourd’hui, je sais que c’est à Dieu que je dois d’être douée en escrime. C’est un don qu’il m’a fait, gratuitement, et je ne peux que lui en rendre grâce. À moi de le cultiver, de le faire fructifier en m’entraînant dur, en ne comptant pas les efforts et les sacrifices. Quand un fruit pousse, je suis contente et je me tourne vers Dieu pour le remercier, pour faire la fête avec lui ! Exprimer au mieux mes talents est ma manière de vivre ma foi.

Autrement dit, l’escrime n’est pas pour moi un but en soi, mais un moyen de répondre à l’appel de Dieu, de le glorifier avec mon corps, ma volonté, mon intelligence. Et je sais que, par sa présence constante à mes côtés, il m’aide à donner le meilleur de moi-même. Il me soutient, il m’accompagne, il me fortifie. Il est là, toujours, et c’est une force de le savoir… surtout dans les moments difficiles — par exemple lorsque j’ai appris, en juin dernier, que je ne représenterai pas la France aux Jeux olympiques de Paris. Sans l’amour de Dieu, j’aurais eu encore plus de mal à encaisser la nouvelle, puis à rebondir.

Je pense aussi que le Seigneur m’a placée là où je suis pour être sa témoin. Soyons honnêtes : dans le sport de haut niveau, surtout individuel, l’esprit de compétition est très fort et peut susciter des passions tristes, comme la jalousie, l’orgueil, une agressivité malsaine… Ces comportements existent, ils sont même fréquents dans mon milieu. Non seulement je les déplore, mais je m’y oppose : suivre Jésus est exigeant !

En tant qu’athlète chrétienne, je veux montrer que l’on peut briller sans nuire, sans écraser les autres. Par exemple, je ne mets pas de bâtons dans les roues d’un jeune qui rejoint le club, pour l’empêcher de progresser. Au contraire, je l’aide au mieux à développer son potentiel, et, ce faisant, il m’aide aussi à m’améliorer. Le combat est un échange qui fait grandir. Évidemment, je tiens à rester la meilleure — nous le voulons tous ! Seulement voilà, si un épéiste me dépasse, c’est qu’il a travaillé, c’est qu’il le mérite. Toucher ainsi mes limites me rend plus humble.

Je suis timide et réservée — je n’aime pas m’exposer ou que l’on parle de moi dans les médias. Mais parce qu’on a besoin de sportifs qui assument leur foi, je force parfois ma nature quand une possibilité de témoigner se présente. Cette mission me tient d’autant plus à cœur que le sport et la foi sont encore trop souvent perçus comme incompatibles, y compris dans l’Église. *« Ce n’est pas possible de faire du sport et d’être vraiment croyant »,* m’ont dit plusieurs prêtres. C’est faux ! Je ne vais peut-être pas à la messe tous les dimanches, mais je n’en suis pas moins catholique et fière de l’être ! À ma petite mesure, j’essaye donc de changer le regard que les chrétiens portent sur le sport, pour le rendre plus positif.

Les étapes de sa vie  
1990 Naissance à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis).  
2011 Médaille de bronze aux championnats d’Europe par équipes, et en individuel en 2014.  
2015 Master en microbiologie, environnement et santé.  
2016 Vice-championne d’Europe par équipes ; participe aux JO de Rio.  
2018 Médaille d’argent aux Jeux méditerranéens.  
2017 Master en management des innovations.  
2021 Vainqueuse d’une étape de la Coupe du monde en individuel.  
2022 Vice-championne de France.

Escrime-toi !  
« Chargée de mission à la direction de la Santé publique de la Ville de Paris, j’ai la chance de participer au projet “Escrime-toi”, qui aide les personnes victimes de violences. Il est prouvé que l’activité physique est un formidable moyen de retrouver l’estime de soi et la confiance, de se réapproprier son corps et de faire à nouveau partie d’un groupe. L’escrime l’est tout particulièrement, car ce sport est adapté à un public large, quels que soient les traumatismes (violence domestique, harcèlements, trafic, etc.) : la tenue protège tout le corps et met chacun à égalité, le contact direct est interdit. Les notions de distance, d’attaque, de défense ou de respect peuvent être transférées à des situations de vie… Ce travail me permet de mettre l’Évangile en pratique tout en tirant parti de mes capacités sportives. Cela donne encore plus de sens à mon bonheur ! »

Michel, le saint patron des escrimeurs  
Une mystérieuse ligne, longue de 4 000 km, relie sept sanctuaires consacrés à l’archange saint Michel. Cette ligne démarre au Skellig Michael, une île à la pointe sud-ouest de l’Irlande, pour finir au monastère Notre-Dame-du-Mont-Carmel, en Israël, et passe notamment par le Mont-Saint-Michel et le Monte Gargano, dans les Pouilles, là où est né le culte michaélique à la fin du Ve siècle. Selon une antique tradition, ce parfait alignement serait la trace du coup d’épée asséné par l’archange au diable, avant de le renvoyer en enfer. Les Italiens la nomment d’ailleurs « l’épée de saint Michel ». Œuvre des hommes ou « coup » de l’ange ?  
Une chose est sûre, le prince des anges est présenté dans les Écritures comme le chef des armées célestes : dans l’Apocalypse (12, 7-8), on le voit mener la bataille contre le « serpent antique » : *« Il y eut alors un combat dans le ciel : Michel, avec ses anges, dut combattre le Dragon. Le Dragon, lui aussi, combattait avec ses anges, mais il ne fut pas le plus fort ; pour eux désormais, nulle place dans le ciel. »* Défenseur de la cause de l’unicité de Dieu, il est aussi le protecteur de son peuple (Daniel 12, 1). De ces deux fonctions établies dans la Bible viennent les représentations traditionnelles de l’archange en chevalier en armure, une épée à la main, terrassant le dragon, comme sur la statue placée à la pointe de la flèche de l’abbatiale du Mont-Saint-Michel.  
Le 5 juillet 2013, alors qu’il consacrait l’État du Vatican à saint Michel archange, le pape François rappelait ceci : *« Michel – qui signifie “Qui est comme Dieu” – est le champion du primat de Dieu, de sa transcendance et de sa puissance. Il lutte pour rétablir la justice divine. Il défend le peuple de Dieu de ses ennemis et surtout de l’ennemi par excellence, le diable. Et saint Michel vainc parce que, en lui, c’est Dieu qui agit. »*